

Le Page du Pratz

Volume 4, Number 3, August 1968

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036339ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036339ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1968). Le Page du Pratz. *Études françaises*, 4(3), 331–336.

<https://doi.org/10.7202/036339ar>

LE PAGE DU PRATZ

Avec Le Page du Pratz, qui publie en 1758 son *Histoire de la Louisiane*, la page est tournée. Les missionnaires ont fait place à des voyageurs très laïques. Celui-ci a séjourné seize ans en Louisiane, et pérégriné cinq mois dans l'intérieur pour s'assurer, dit-il, « des productions merveilleuses de ce pays ». Il raconte longuement ce massacre des Français par les Natchez, en 1716, dont Chateaubriand tire le sujet de son ouvrage, et qu'avait déjà relaté Charlevoix. Il tente de reproduire le style des orateurs indigènes, — ce style qui reparaitra dans tant de romans; et il leur prête des tirades éloquentes contre la colonisation. Ce n'est point une nouveauté: on trouve auparavant des tirades analogues chez le pasteur Rochefort, dès 1665, ou chez le P. Chrétien Le Clercq en 1691; mais dans la fermentation du dix-huitième siècle elles prennent une valeur explosive, qui atteindra son paroxysme chez Raynal ou dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, de Diderot.

L'éloquence des Sauvages

Le Page du Pratz met ce discours dans la bouche du porteparole des Natchez à qui Bienville, après de premières hostilités, offre une réconciliation.

« Mon cœur rit de joie de me voir devant toi, nous avons tous entendu la parole de paix que tu nous a fait porter: le cœur de toute notre nation en rit de joie jusqu'à tressaillir; les femmes oubliant à l'instant tout ce qui s'est passé, ont dansé, les enfants ont sauté comme de jeunes chevreuils, et couru comme s'ils avaient perdu le sens. Ta parole ne se perdra jamais; nos cœurs et nos oreilles en sont remplis, et nos descendants la garderont aussi longtemps que l'ancienne parole durera ¹. Comme la guerre nous a rendus pauvres, nous avons été contraints de chasser pour t'apporter de la pelleterie, et de préparer les peaux

1. D'après une note de l'auteur, cette expression désigne la tradition orale.

avant de venir ; mais nos hommes n'osaient s'éloigner à la chasse à cause des autres nations, dans la crainte qu'elles n'eussent pas encore entendu ta parole, et parce qu'elles sont jalouses de nous ; nous ne sommes même venus qu'en tremblant dans le chemin, jusqu'à ce que nous eussions vu ton visage.

« Que mon cœur et mes yeux sont contents de te voir aujourd'hui, de te parler moi-même, à toi-même, sans craindre que le vent emporte mes paroles en chemin !

« Nos présents sont petits, mais nos cœurs sont grands pour obéir à ta parole. Quand tu parleras, tu verras nos jambes courir et sauter comme celles des cerfs, pour faire ce que tu voudras ».

Ici l'orateur ou porte-parole fit une pause ; puis élevant la voix, il reprit avec gravité :

« Ah ! que ce soleil est beau aujourd'hui, en comparaison de ce qu'il était quand tu étais fâché contre nous ! Qu'un méchant homme est dangereux ! Tu sais qu'un seul a tué le Français, dont la mort a fait tomber avec lui nos meilleurs guerriers ; il ne nous reste plus que des vieillards, des femmes et des enfants ; tu as demandé la tête du méchant homme pour avoir la paix ; nous te l'avons envoyée, et voilà le seul vieux guerrier qui a osé l'attaquer et le tuer ; n'en sois point surpris, il a toujours été un vrai homme, et un vrai guerrier ; il est parent de notre souverain, et son cœur pleurait jour et nuit, parce que sa femme et son enfant ne sont plus depuis cette guerre ; mais il est content et moi aussi aujourd'hui, parce qu'il a tué ton ennemi et le sien. Auparavant le soleil était rouge, le chemin était rempli de ronces et d'épines, les nuages étaient noirs, l'eau était trouble et teinte de notre sang, nos femmes pleuraient sans cesse, nos enfants criaient de frayeur, le gibier fuyait loin de nous, nos maisons étaient abandonnées, et nos champs en friche, nous avions tous le ventre vide, et nos os paraissaient.

« Aujourd'hui le soleil est chaud et brillant, le ciel est clair, il n'y a plus de nuages, les chemins sont nets et agréables, l'eau est si claire que nous nous voyons dedans, le

gibier revient, nos femmes dansent jusqu'à oublier de manger, nos enfants sautent comme de jeunes faons de biche. le cœur de toute la nation rit de joie, de voir qu'aujourd'hui nous marchons par le même chemin, que vous tous, Français. le même soleil vous éclairera ; nous n'aurons plus qu'une même parole, nos cœurs n'en feront plus qu'un, nous mangerons ensemble comme frères ; cela ne sera-t-il pas bon, qu'en dis-tu ? »

(*Histoire de la Louisiane*, Paris, De Bure, 1758, t. I, p. 108.)

L'anticolonialisme des Natchez

J'arrêtai un jour le Serpent Piqué qui passait sans regarder et sans s'arrêter ; il était frère du Grand Soleil et grand chef de guerre de la nation des Natchez ; et pour aller au Fort, il ne pouvait passer que par devant ma maison ; s'il eût pris un chemin de détour il y aurait paru de l'affectation, et il était trop prudent et trop profond politique pour en agir de la sorte.

Je l'appelai donc et lui dis : « Autrefois nous étions amis, ne le sommes-nous plus ? » Il répondit : *Noco*, je ne sais ; je repris alors : « Tu venais chez moi, à présent tu passes droit ; as-tu oublié le chemin, ou si ma maison te fait de la peine ? pour ce qui est de moi, mon cœur est toujours le même pour toi, et pour tous mes amis. je ne sais point changer, pourquoi changes-tu donc ? »

Il fut du temps à me répondre, et je m'aperçus que je l'embarrassais par ce que je lui disais. Il n'allait au Fort que quand le Commandant lui faisait dire de venir ; celui-ci m'en avait parlé, et prié en même temps de le sonder, vu que l'interprète ne lui rendait point de bonnes réponses, et qu'il était à propos de s'efforcer de découvrir s'il n'y avait point chez eux quelque reste de ressentiment.

Il rompit enfin son silence et me dit : « Je suis honteux d'avoir été si longtemps sans te voir, mais je croyais que toi-même tu étais fâché contre notre nation, parce que de tous les Français qui étaient à la guerre personne autre que toi n'a foncé sur eux. — Tu as tort. répliquai-je, de

penser de la sorte; M. de Bienville étant notre chef de guerre, nous devons lui obéir, de même que toi, tout Soleil que tu es, tu serais obligé de tuer ou faire tuer celui à qui ton frère le Grand Soleil t'ordonnerait d'ôter la vie: bien d'autres Français que moi ont cherché l'occasion de les attaquer, comme M. de Bienville l'avait ordonné; plusieurs Français ont foncé sur la première cabane, et il y en a eu un de tué du premier coup de fusil que les Natchez ont tiré. »

Il me dit ensuite: « Je n'ai pas approuvé, comme tu sais, la guerre que nos gens ont faite aux Français, pour venger la mort de leur parent, puisque je leur ai fait porter le Calumet de paix aux Français; tu le sais, puisque tu as fumé le premier dedans. Est-ce que les Français ont deux cœurs, un bon aujourd'hui et demain un mauvais? pour ce qui est de mon frère et de moi, nous n'avons qu'un cœur et qu'une parole: dis-moi donc, si tu es, comme tu le dis, mon vrai ami, ce que tu penses de tout cela, et ferme ta bouche pour tout autre; nous ne savons tous que penser des Français, qui après avoir commencé la guerre, ont donné la paix, et l'ont offerte eux-mêmes; puis dans le temps que nous sommes tranquilles nous croyant en paix, on vient nous tuer sans rien dire.

« Pourquoi, continua-t-il d'un air chagrin, pourquoi les Français sont-ils venus dans notre terre? nous ne sommes point allés les chercher: ils nous ont demandé de la terre, parce que celle de votre pays était trop petite pour tous les hommes qui y étaient. Nous leur avons dit qu'ils pouvaient prendre de la terre où ils voudraient, qu'il y en avait assez pour eux et pour nous, qu'il était bon que le même soleil nous éclairât, que nous marchions par le même chemin, que nous leur donnerions de ce que nous avions pour vivre, que nous les aiderions à se bâtir et à faire des champs; nous l'avons fait, cela n'est-il pas vrai?

« Quel besoin avions-nous des Français? avant eux ne vivions-nous pas mieux que nous ne faisons, puisque nous nous privons d'une partie de notre blé¹, du gibier et des

1. Le maïs, d'après une note de l'auteur.

poissons que nous tuons pour leur en faire part? en quoi donc avons-nous besoin d'eux? était-ce pour leurs fusils? nous nous servions de nos arcs et de nos flèches qui suffisaient pour nous faire bien vivre; était-ce pour leurs couvertes blanches, bleues ou rouges? nous nous passions avec des peaux de bœufs qui sont plus chaudes; nos femmes travaillaient à des couvertes de plumes pour l'hiver, et d'écorce de mûriers pour l'été, cela n'était pas si beau; mais nos femmes étaient plus laborieuses et moins glorieuses qu'elles ne sont. Enfin, avant l'arrivée des Français, nous vivions comme des hommes qui savent se passer avec ce qu'ils ont; au lieu qu'aujourd'hui nous marchons en esclaves qui ne savent pas ce qu'ils veulent. »

(*Histoire de la Louisiane*, Paris, De Bure, 1758, t. I, p. 200-205.)

